

*Ceci n'est pas un journal action (ou poème) n° 16*  
« se forcer à épuiser le sujet [...] » Pérec

lent balayage du regard, de bas en haut, par la fenêtre du bureau. des rejets poussent droits dans l'étroit puits de lumière. peu nombreuses, leurs feuilles vert-clair se détachent du mur de brique (rouge sombre). certaines, translucides, virent au jaune quand les rayons du soleil les traversent. la base du mur — jusqu'à un mètre cinquante du sol — est en béton, tavelé de moisissures. à droite, un grillage couronné de barbelés barre l'accès au patio. parterre de plantes vertes, sauvages, à larges feuilles épaisses, jonchées de quelques détritiques (en partie recouverts, occultés). au-dessus, un mur de briques coupé à sa base par le trait noir, horizontal, d'une gaine électrique. son faite semble garni d'une ligne de tuiles rondes (plutôt, tuyau en fonte découpé au quart de son diamètre, et retourné). réfugié dans l'une des pièces du petit appartement (qui en compte trois), les rumeurs de N.Y. me parviennent étouffées, brassées ; comme ventilées par la soufflerie assourdie d'un appareil de climatisation (à côté, dans la cour que je ne peux voir). s'ajoutent, par dessus, les criailleries, chamailleries et autres éclats, provenant de la cour de récréation.

[ une petite fille, juchée sur la murette, agrippe le grillage à deux mains et nous regarde furtivement — en plongée — le patio et moi, avant de s'en retourner à ses jeux. sans doute, n'y a-t-il rien à voir (aucune distraction à espérer) dans ce périmètre restreint, si dénué de tout (d'intérêt ?), qu'un homme penché sur son plan de travail, s'exerçant à fixer l'insignifiance de cette scène, le dépouillement d'une arrière-cour, le fond d'un trou (alors que, dehors, .).] entre le mur de brique et l'enceinte crépie de l'école (qui lui succède), il semble qu'il y ait un passage longitudinal, que, de prime abord, je n'avais pas remarqué ; masqué qu'il était par la superposition des deux murs. il doit exister, comme cela, d'étroits chemins (venelles, sentes) qui serpentent, s'insèrent entre les immeubles d'un même bloc. un léger souffle fait frissonner ("frisotté") les feuilles rares des arbustes. je reviens dessus, concentré. le mur d'enceinte s'élève à huit-neuf mètres du point où je me trouve ; prolongé par cette cage grillagée (les mômes sont bien gardés) qui couvre toute la cour de récréation (ils ne s'envoleront pas). à l'endroit où commence cette cage (dans le troisième tiers de la fenêtre, pour moi), l'on voit le ciel bleu — limpide — en contre-plongée ; à travers ce maillage de fil de fer et le feuillage du seul arbre véritable qui occupe le patio. en haut, dans la partie droite, on aperçoit la deuxième moitié d'un bâtiment qui doit être l'école. sa façade est surmontée d'une terrasse et d'une cheminée. perpendiculaire au mur d'enceinte, une gouttière blanche, fait saillie sur l'enduit en ciment. amas de mots fatigués. il est 11 h 20, heure locale. la récréation dure longtemps, très longtemps. le brouhaha décroît péniblement, alors que, dans le même temps, monte le concert mugissant des sirènes et des avertisseurs. la ville et sa chape bruissante reviennent au premier plan, d'un seul coup, comme un appel impérieux. on entend aussi le bruit des conversations dans l'appartement voisin. dans le coin gauche de la fenêtre (deux mètres à deux mètres vingt), les frondaisons, davantage exposées au vent, vibrent doucement. j'arrête là, las de cet effort intense, sujet épuisé.

*(Olivier Domerg)*